

*L'últim home que parlava català*, de Carles Casajuana :  
un « art d'écrire » en contexte minoré ?

CHRISTIAN LAGARDE  
(*Université de Perpignan – Via Domitia*)

*Résumé.* Le roman *L'últim home que parlava català* a valu à Carles Casajuana de remporter le Prix Ramon Llull 2009 de prose catalane. Il relate la confrontation dialogique de deux auteurs catalans barcelonais (l'un, Balaguer, écrivant en castillan, l'autre, Rovira, en catalan) sur fond de spéculation immobilière urbaine qui finira sans doute par les chasser de l'immeuble en voie de réhabilitation qu'ils occupent, l'un comme propriétaire, l'autre comme squatter intermittent. Rovira écrit un roman dans le roman sur la fin de la langue catalane qu'il donne à corriger à Balaguer. Rovira est l'amant de Rosa que l'autre protagoniste séduira mais qui sera rejeté lui aussi, parce qu'il est impossible de lutter contre l'exclusivité de la passion pour la création littéraire. Casajuana croise tous ces thèmes autour de la question de la possibilité d'être minoritaire ou minoré dans le monde actuel.

*Mots-clés :* Catalogne, spéculation, catalan, écriture, bilinguisme, mort des langues

*Abstract.* Carles Casajuana won Ramon Llull Price of catalan prose for his novel *L'últim home que parlava català*. He relates a dialogical confrontation between two catalan Barcelona authors (one of them, Balaguer, writes in castilian, the other, Rovira, in catalan) in urban housing speculation context which at last would lock them out of the re-establishing building where they live, first of them as an owner, the other as a temporary squatter. Rovira, who writes his own novel inside Casajuana's one is dealing with the end of catalan language and makes Balaguer correcting it. Rovira is Rosa's lover, but Balaguer who seduces her, would be rejected too, because fighting against exclusive passion for creative writing is clearly impossible. Casajuana mixes all these themes around one question: it's possible or not to be minority member in actual world?

*Key-notes :* Catalonia, mobbing, catalan, writing, bilingualism, language death

Devrais-je à Geneviève un tout petit rappel ? Avant que nous nous fréquentions, pour mon plus grand profit, tout au long de son mandat à la présidence de la SHF et depuis lors, j'ai plaisir à me rappeler qu'elle avait honoré de sa présence, en mars 2003 – il y a donc dix ans – le colloque que j'avais organisé à Perpignan sur le thème « Écrire en situation bilingue »<sup>1</sup>. Cet article d'hommage prolonge en quelque sorte la discussion dans ce domaine, sachant que Geneviève a peut-être (eu) contact, dans son Quercy natal, avec « le dernier homme qui parlait occitan » – question d'une finitude qui, personnellement, comme la plupart des occitanistes, me hante –, et que cette problématique ne saurait être indifférente à sa large curiosité ni à ses questionnements sur l'art d'écrire (et de lire) un roman, reflet biaisé et esthétisé de la « vraie vie »...

### Un romancier et un roman « en situation »

*L'últim home que parlava català* s'est vu décerner en 2009 le Prix des Lettres catalanes Ramon Llull, le prix de prose littéraire le plus prestigieux de langue catalane, doté à l'époque de 90.000 € par les éditions Planeta<sup>2</sup>. Son auteur, Carles Casajuana (la graphie est espagnole, mais il se proclame lui-même Casajoana, à la catalane), est un personnage connu du public espagnol et catalan<sup>3</sup> pour sa profession de diplomate – notamment en poste à Londres, destination prestigieuse, à compter de 2008 jusqu'au retour du PP à la Moncloa – et pour avoir été directeur du Département de politique internationale et de la sécurité du premier gouvernement Zapatero, à partir de 2004. Il intervient régulièrement comme chroniqueur de presse ces dernières années. L'auteur de notre roman incarne donc cette espèce hybride relativement répandue de diplomate-écrivain dans laquelle il affirme ne voir aucune schizophrénie :

*per escriure novel·les és molt útil veure les coses des de diversos punts de vista. No totes les novel·les ho exigeixen però moltes sí. Igualment, en l'exercici de la professió diplomàtica és molt important aprendre a veure les coses amb l'òptica del país en què un viu sense perdre mai de vista l'òptica del propi país. Això, per exemple, és imprescindible per negociar bé perquè si no veiem les coses amb els ulls de l'altra part difícilment trobarem la manera d'arribar a un acord que pugui satisfer les seves aspiracions sense que això impliqui renunciar a les nostres<sup>4</sup>.*

---

<sup>1</sup> Christian LAGARDE, *Écrire en situation bilingue*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2004, 2 vol.

<sup>2</sup> Carles CASAJUANA, *L'últim home que parlava català*, Barcelona, Planeta, 2009. Le Prix a été créé en 1981, à l'initiative des Éditions Planeta, auxquelles se sont joints par la suite le Gouvernement andorran et la Fondation Ramon Llull. D'abord dédié au roman, il est actuellement susceptible de récompenser également des mémoires ou des essais. Depuis 2013, crise oblige, il ne rapporte plus que 60.000 € à son lauréat. Il présente la particularité d'offrir la possibilité d'être édité simultanément en trois langues : le catalan et l'espagnol, par Planeta, en français aux Éditions Robert Laffont. Ce roman a été traduit par Marianne Millon sous le titre *Le dernier homme qui parlait catalan*. Pour ne pas alourdir la lecture pour les non catalanophones, les nombreuses citations de l'œuvre de Casajuana seront faites à partir du texte français, et la pagination renvoie à cette édition. En revanche, les citations de documents, articles, blogs, chat, seront présentées dans la langue de l'original.

<sup>3</sup> C'est la raison pour laquelle Casajuana avait concouru sous le pseudonyme de Carles Gilbert de Roselló.

<sup>4</sup> Du point de vue des références, je m'appuierai particulièrement sur l'œuvre et sur une documentation électronique qui privilégie la parole de l'auteur et celle de ses lecteurs plutôt que celle des critiques littéraires.

À cette double vie s'en ajoute une autre, linguistique celle-là : « *soy catalán* – et c'est pour cette raison qu'il dit écrire naturellement dans cette langue – *pero vivo profesionalmente en castellano* »<sup>5</sup>, comme ambassadeur d'Espagne. Casajuana/Casajoana est donc homme de conciliation, au quotidien comme dans le roman vainqueur du Llull.

On se doute que, lors de la proclamation du Prix, *L'últim home que parlava català*, du fait même du thème qu'explique son titre, a suscité beaucoup d'intérêt au sein d'une société parcourue par un élan indépendantiste ascendant<sup>6</sup>, nourri des déboires d'un nouveau Statut d'autonomie axé sur la « nation catalane » fermement retoqué à Madrid, et d'un sentiment victimiste durablement installé sur le terrain de l'expoliation<sup>7</sup>. La langue catalane, emblème d'une nation en principe ouverte à qui vit et travaille sur le territoire de la Catalogne<sup>8</sup>, est-elle appelée à disparaître sous les coups de boutoir conjugués de l'État espagnol (tantôt de manière résolument affichée, sous la bannière du PP, tantôt plus sournoisement, sous l'emprise du PSOE) et d'une mondialisation peu encline à sauvegarder la diversité linguistique et culturelle ? La crainte est là, loin d'être infondée au regard des estimations selon lesquelles ce millénaire devrait voir rayée de la carte la moitié des 6.000 langues parlées sur la planète<sup>9</sup>, sans doute exagérée concernant le catalan, du moins au Principat<sup>10</sup>.

---

Ainsi, cette citation extraite du chat (cf. note 12) organisé par Vilaweb (03/03/2009) est accessible dans une version transcrite à l'adresse à partir de laquelle il sera désormais cité.

<sup>5</sup>[http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4& width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

<sup>6</sup> On lira par exemple à ce sujet le reportage du quotidien suisse *Le Temps* : <http://www.letemps.ch/Page/Uuid/e8cf00f6-dfec-11e1-bfab-82aabd68c733|0>, un point de vue partisan exprimé par le « Col.lectiu Emma : <http://www.collectiuemma.cat/article/%20les-trois-causes-de-lindependantisme-catalan-la-chemise-magazine>, ou encore les opinions recueillies sur le blog du *Monde* publié à l'occasion de la Fête nationale catalane du 11 septembre 2013 : <http://espagne.blog.lemonde.fr/2013/09/11/lindependantisme-gagne-du-terrain-en-catalogne/>

<sup>7</sup> Le texte voté en 2005 par le Parlement de Catalogne axait la nouvelle version du Statut d'autonomie (destinée à se substituer à celle de 1979, élaborée en pleine Transition démocratique) sur la notion de « nation catalane » que les Cortes madrilènes en 2006, puis le Tribunal Constitutionnel en 2011, ont fortement remise en question (en se fondant sur l'unicité de la nation espagnole). Le régime fiscal qui contraint la Catalogne à contribuer à la solidarité interrégionale (art. 2 de la Constitution) est d'autant plus perçu comme confiscatoire que sévit la crise économique. L'organisation de référendum locaux en faveur de l'indépendance et le résultat des élections autonomiques de 2012 permettent de voir à quel point a pu se développer sur cette double base un sentiment de rejet de l'Espagne.

<sup>8</sup> C'est la doctrine assimilatrice promue, après « *fer país* », par Jordi Pujol au cours de ses 23 années de pouvoir à la tête de la Generalitat.

<sup>9</sup> Cf. David CRYSTAL, *Language Death*, Cambridge University Press ; Claude HAGEGE, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000 ; Joshua FISHMAN, *Can Threatened Languages be Saved ?*, Clevedon, Bilingual Matters, 2001 ; Roland BRETON, *Atlas des langues du monde*, Paris, Autrement, 2003 ; Louis-Jean CALVET, *Le marché aux langues*, Paris, Plon, 2001.

<sup>10</sup> Les enquêtes sur les usages linguistiques régulièrement commanditées par la Generalitat de Catalunya (disponibles sur le site [gencat.cat](http://gencat.cat)) font apparaître actuellement des niveaux de compétences orales supérieurs à 85% et écrites supérieurs à 65%. En revanche, les pourcentages d'usage sont plus mitigés et surtout très fluctuants d'une « comarca » à l'autre, Barcelone et son agglomération faisant baisser le chiffre global autour de 40% seulement.

Or la question soulevée par le titre aurait pu davantage faire l'objet d'un des nombreux essais engagés qui fleurissent – de manière assez irrégulière parce que liés aux soubresauts de l'actualité – à Barcelone<sup>11</sup>, que d'un roman. Carles Casajuana a régulièrement répondu, au cours des nombreux entretiens dont il a fait alors l'objet,<sup>12</sup> d'une part, être lui aussi préoccupé par cette problématique, mais laisser le soin de produire un ouvrage de référence ou tout simplement polémique à mieux informé (professionnellement et scientifiquement) que lui (« *competència per fer un assaig no la tinc* »)<sup>13</sup> ; d'autre part, ne pas s'en sentir le droit du simple fait que ses obligations diplomatiques le tiennent éloigné du terrain. D'où son recours à la fiction.

La fictionnalisation passe ici par le tressage de trois intrigues imbriquées autour de deux protagonistes faussement antagonistes. Conformément aux intentions déclarées de l'auteur, il y a en premier lieu la résistance de l'écrivain Ramon Balaguer à la spéculation immobilière qui prétend le chasser de l'appartement qu'il possède dans le quartier du Born, à Barcelone. Ensuite vient la quête par un universitaire américain, le professeur Rosenfeld, du dernier locuteur de langue catalane, qui sert de base à la fiction qu'a entreprise d'écrire Miquel Rovira, l'un des deux protagonistes. Enfin, la rivalité entre les deux protagonistes, qui se dédouble entre un positionnement opposé de langue d'écriture (Rovira écrit en catalan, Balaguer en castillan) et une rivalité sentimentale dont Rosa est l'objet.

Mort de la langue, « mobbing » croisé de la question de l'écriture et du choix linguistique chez l'écrivain bilingue, et triangle amoureux se conjuguent donc pour ancrer le texte en territoire romanesque et tenter de le démarquer de l'essai. Pour mieux en accréditer l'idée, Casajuana a régulièrement assuré ses interlocuteurs médiatiques de son intention première de narrer une résistance au « mobbing » motivée par l'intransigeance de l'auteur à terminer son roman dans les lieux mêmes où il l'avait entrepris, sous peine d'en perdre le fil, métonymie de la résistance de la création artistique face aux forces de l'argent. Il va même jusqu'à en dévoiler (aussi bien dans ses interviews que dans son texte, vers la fin du roman, au chap. 37)

---

<sup>11</sup> L'essai polémique est, semble-t-il, « vendeur ». Il serait instructif, d'une part, de mener une étude sur le marché réel « impacté » par ces éditions et, d'autre part, de tenter de mettre en évidence une éventuelle corrélation entre les événements majeurs de la politique catalane et le nombre de publications de ce type.

<sup>12</sup> Du point de vue radiophonique, par exemple, voir et entendre l'interview donnée sur Catalunya Ràdio dans le cadre de l'émission « El Cafè de la República » (02/03/2009) : <http://www.catradio.cat/audio/320470/Carles-Casajuana>, ou encore le chat podcasté sur Vilaweb <http://www.vilaweb.cat/noticia/3550465/20090303/noticia.html> (03/03/2009).

<sup>13</sup> Dans le domaine télévisuel, voir l'entretien accordé à TV3 dans le cadre de l'émission « L'Hora del lector » (05/03/2009) <http://www.tv3.cat/videos/1064179>

la source d'inspiration : le roman des années 1970 *The Tenants*, de Bernard Malamud<sup>14</sup>, situé à New York, qui met aux prises, dans une situation similaire, un Noir et un Juif américains.

Carles Casajuana, disons-le, n'a pas toujours convaincu ses lecteurs catalans de la pleine validité, au résultat, de sa volonté d'esthétisation<sup>15</sup>. En revanche, on peut lui accorder une certaine habileté dans le tressage de ses thèmes. Tout d'abord, la question de l'habitat/lieu d'écriture réunit les protagonistes : Rovira squatte à ses heures, pour y écrire, un appartement vacant de l'immeuble où réside Balaguer, et ils finissent – Balaguer ayant « dépossédé » Rovira de Rosa – par cohabiter chez Balaguer, dont tout laisse à penser qu'ils seront expulsés. En deuxième lieu, les discussions des deux romanciers, catalans et bilingues, sur leur choix opposé d'une langue d'écriture rejoint le questionnement incarné par la quête de Rosenfeld sur le devenir du catalan. Enfin, Balaguer, vertement critiqué par Rovira pour avoir adopté le castillan, devient malgré lui le critique de l'œuvre en cours de Rovira, ce dernier s'imposant à son tour comme critique du roman qu'il écrit au même moment Balaguer. C'est selon cet ordre que je me propose de démêler l'écheveau ourdi par le romancier diplomate.

### **Le « mobbing » : un prétexte ?**

Le premier ressort de l'œuvre – du moins, présenté comme tel par l'auteur<sup>16</sup> et par lequel s'ouvre le roman, au chap. 1 – est-il ou non le fondement de celle-ci ou n'est-il qu'un prétexte ? À l'en croire, il s'agit assurément du pré-texte, c'est-à-dire d'un hypotexte non pas occulté mais affiché. *Mutatis mutandis*, Barcelone est bien la mégapole à l'échelle catalane, où règne la spéculation immobilière – en ce moment même, mise à mal par la grave crise que traversent la Catalogne et l'Espagne. Dans *The Tenants*, « les deux protagonistes [...] sont deux écrivains qui vivent dans un immeuble que le propriétaire veut démolir »<sup>17</sup>. Le triangle amoureux y fonctionne aussi, au détriment du Noir. De l'aveu même de Casajuana, il n'y a guère dans *L'últim home que parlava català* qu'une simple transposition de lieu, qui offre l'opportunité d'une catalanisation de l'intrigue. Outre l'exercice professionnel qui réunit à New York et Barcelone les deux protagonistes, il s'agit d'une certaine manière d'individus minorés : les Américains en tant que membres de communautés dûment identifiées, les

---

<sup>14</sup> Bernard MALAMUD, *The Tenants*, London, Eyre Methuen, 1972.

<sup>15</sup> Les différents types de réactions sont envisagés dans la partie finale de cet article.

<sup>16</sup> « No. Pretènia escriure un llibre contraposant l'especulació immobiliària a la creació literària. El tema del català va aparèixer després ».

[http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4&width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

<sup>17</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, op. cit., p. 204.

Catalans comme Espagnols d'une périphérie de l'État qui a fait d'eux des bilingues involontaires, par le jeu de la diglossie<sup>18</sup>.

Mais l'œuvre new-yorkaise sert avant tout de cadre à l'intrigue : c'est le lieu que constitue l'immeuble promis à la réhabilitation (et non à la démolition), qui fait se rencontrer et finalement cohabiter les deux protagonistes, qui est le théâtre/refuge de leur écriture parallèle, de leur débat critique sur celle-ci, et enfin le lieu dont on peut présumer à la fin du roman qu'ils seront expulsés. Les autres endroits – l'appartement de Rosa, théâtre du ménage à trois, forcément bancal ; les sorties en ville de la bande d'amis – ne sont que secondaires. L'hypotexte, qui ne fait qu'actualiser des schémas intemporels, balise donc le texte de Casajuana en lui servant de trame.

La figure du promoteur-spéculateur Soteras vient en contrepoint imprimer une dynamique à cette intrigue, par son obscénité financière (« le langage de l'argent était le seul qu'il comprenait »)<sup>19</sup>, par son inaptitude au dialogue (dans la mesure où il ne parvient pas à comprendre que l'autre puisse être mû par un autre ressort que le profit matériel).

Ce salopard est capable des manœuvres les plus invraisemblables. Depuis qu'il a réussi à faire partir son dernier voisin, il lui rend la vie impossible pour le déloger. Il lui a coupé le gaz, l'ascenseur est en panne, la serrure de la porte de l'immeuble hors d'usage, les boîtes aux lettres éventrées et les vitres des fenêtres de la cage d'escalier qui donnent sur la cour, presque toutes brisées. Le bâtiment tout entier fait l'objet d'un siège implacable<sup>20</sup>.

Soteras est l'ennemi dont le seul nom obsède, celui qui fait naître chez le dernier occupant légal de l'immeuble une véritable psychose. Ainsi, pour Balaguer, l'occupant insolite du deuxième étage ne peut être qu'une pièce dans son jeu manipulateur : « Soteras doit être en train d'ourdir un nouveau stratagème pour le mettre dehors. S'il a loué l'appartement, allez savoir à qui. Il est peut-être allé chercher un voyou pour lui pourrir la vie »<sup>21</sup>. Et une fois l'intrus découvert, les interrogations ne sont pas près de cesser : « Qu'est-ce que ça peut faire, que ce soit un parent de Mme Vilanova, qu'il soit ou non au service de Soteras ? Il ne doit plus penser à Soteras et à ses manœuvres mais se plonger simplement dans son roman »<sup>22</sup>.

---

<sup>18</sup> Le concept sociolinguistique de « diglossie » se distingue de celui de « bilinguisme », sous l'effet d'une spécialisation (Joshua Fishman réserve le second aux collectifs et sociétés, le premier aux individus) et au terme de plusieurs élargissements, il repose sur deux critères : la hiérarchisation des langues ou variétés linguistiques, « hautes » ou « basses », et leur fonctionnalisation (les langues « normalisées » remplissant toutes les fonctions, les autres devant s'effacer devant telle ou telle autre). Pour des analyses critiques récentes, cf. Henri Boyer, *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010.

<sup>19</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, op. cit., p. 15.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 45.

Le statut même de chacun des romanciers protagonistes est significatif du « mobbing » : face au multipropriétaire dont l’omnipotence bute sur leur présence, ils deviennent des marginaux et des résistants. La parade de Balaguer, le micro-propriétaire jadis locataire de son appartement, consiste à organiser, dans une logique de survie, la pénurie d’éléments de confort à laquelle il se trouve soumis. Quant à Rovira, il incarne quasiment le sans-abri : il a un pied, pour son linge, ses repas et ses ébats, chez Rosa, le temps que dure leur relation ; il est veilleur/dormeur et lecteur nocturne au garage qui lui fournit quelques subsides ; il est squatter/écrivain intermittent dans l’immeuble délabré avant de devenir peu à peu résident dans le périmètre de Balaguer, lorsque celui-ci l’a supplanté comme amant de Rosa.

Pour Soteras, le temps, c’est de l’argent ; ainsi se crée une tension dont on semble percevoir le terme à la fin du roman, axée sur la pression qu’il exerce de manière régulière sur Balaguer pour qu’il quitte les lieux. Le romancier qui se fait résistant au spéculateur est incapable de se situer dans le quantitatif, d’où son impossibilité d’étalonner au prix du marché les propositions plutôt alléchantes de Soteras (jusqu’à 420.000 €)<sup>23</sup>, d’évaluer la durée nécessaire à l’achèvement de son roman<sup>24</sup> – ne serait-ce que d’un premier jet de celui-ci – et du coup, d’être en mesure de négocier un délai « raisonnable » comme le lui suggèrent tous les membres de son entourage<sup>25</sup>.

L’appartement squatté du deuxième étage puis celui, légal, du cinquième, constituent des îlots où la culture (la vaste bibliothèque de Balaguer, où puise Rovira)<sup>26</sup> et l’écriture (les ordinateurs, l’imprimante, les liasses de tapuscrits) tentent de résister à la submersion de l’intérêt matériel incarné par Soteras et ses bras armés que sont les services de la Mairie ou les multiples ouvriers prêts à intervenir sur ce qui s’annonce inéluctablement comme un chantier. Le combat acquiert alors une valeur hautement symbolique : celle de la culture et de la littérature chassées par le(s) marchand(s) du temple, que revendique sans ambiguïté Carles Casajuana : « *em semblava que contraposar l'especulació immobiliària amb la creació literària era una de les millors maneres de reflectir la situació en què es troba avui la literatura i la creació literària* »<sup>27</sup>. Et même si pour lui, face à une telle agression, l’individu « *ha de ser irreductible* », armé de sa seule volonté « *resistencialista* », le lauréat du Prix

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>24</sup> Aux chap. 19, 39 et 43, les marques temporelles « actuellement », « très prochainement », « indéfiniment », en italiques dans le texte, soulignent cette incapacité.

<sup>25</sup> De manière relativement récurrente, lors des discussions de Balaguer avec Rovira, ou avec les amis de celui-ci lors de la visite qu’ils lui font dans son appartement, et enfin avec Rosa.

<sup>26</sup> La bibliothèque de Balaguer fait l’admiration de Rovira, mais aussi l’objet d’une critique majeure : la rareté des ouvrages en catalan qu’elle présente.

<sup>27</sup> [http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4& width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

Llull n'en reconnaît pas moins que « *la literatura és una escopeta de taps* », une arme dérisoire dont le seul « luxe », « *és fer aflorar el que pensen l'un de l'altre* »<sup>28</sup> – quel que soit le thème qui oppose les débatteurs.

Le « mobbing » est donc assurément un pré-texte (en tant qu'hypotexte), mais pas uniquement un pur prétexte : ce qui intéresse notre auteur va certes au-delà, car comment ne pas voir que pour lui, les rapports de domination, sous quelque forme qu'ils se présentent, sont partout, et que son choix à lui – serait-ce là aussi un « luxe » littéraire ? – se porte toujours sur le plus faible.

### **La disparition de la langue catalane ?**

Nous reviendrons par la suite à la problématique de l'écriture, elle aussi susceptible d'ancrer *L'últim home que parlava català* dans une dimension universelle. Pour l'heure, il nous faut aborder la question de la langue, ou plutôt des langues, dont je tenterai de montrer que, pour aussi impliquée qu'elle puisse paraître sur le territoire catalan, elle n'en concerne pas moins, sur un plan bien plus général, le devenir des langues et des cultures et celui des rapports interlinguistiques et interculturels. Dans le roman de Carles Casajuana, la problématique se dédouble en effet entre le fantasme, individuel et collectif, d'une finitude de la langue catalane (c'est le côté provocateur qu'admet volontiers l'auteur)<sup>29</sup>, et l'alternative de la langue d'écriture qui se présente à tout écrivain catalan, entre la langue « autochtone » et la langue de l'État (catalan vs castillan). La première voie s'incarne dans le projet de Miquel Rovira dont l'objet est la quête fictive et délibérément « polardesque » du dernier locuteur du catalan, el Senyor Bernat ; la seconde prend corps dans la controverse entre les deux romanciers fictifs, Rovira et Balaguer, au sujet de la langue d'écriture de l'écrivain catalan et des répercussions qu'un tel choix peut avoir sur la qualité expressive de ses textes.

Le deuxième chapitre de *L'últim home que parlava català* est en trompe l'œil. Il répond explicitement à l'intention proclamée par le titre, mais en réalité il inaugure une mise en abyme, un roman (celui de Rovira) dans le roman (de Casajuana) : selon ce dernier, « *es més fàcil tratar este tema a través de la novela de otro. Es como una lente que permite verlo con el prisma de otro. Es como mirar al sol: mejor hacerlo con gafas ahumadas* »<sup>30</sup>. Il s'agit, d'une part, d'un récit de quête, en discours indirect libre, à la recherche du vieillard noueux et madré qui finira par s'appeler Bernat, dépositaire du trésor linguistique après lequel court

---

<sup>28</sup> <http://www.tv3.cat/videos/1064179>

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> <http://www.abc.es/20090129/cultura-literatura/carles-casajuana-gana-premio-200901292003.html>

l'universitaire américain Rosenfeld. C'est en outre le récit qui retrace, sur le même mode, le processus de la création littéraire : le roman de Rovira se construit (*work in progress*) avec le lecteur de Casajuana pour témoin. Cette coïncidence constitue une nouvelle mise en abyme, puisque Carles Casajuana en est lui-même à bâtir le sien à partir de points de vue fragmentaires – l'énigme, pour Balaguer, du squatter aux mégots et aux canettes de bière vides : Rovira – qui ne s'amalgament qu'au chap. 7, lors de la première rencontre des protagonistes qui se découvrent tous deux romanciers.

La mise en abyme entre le roman de Casajuana et celui de Rovira est habilement complétée par le dédoublement des points de vue que suppose la confrontation entre les deux protagonistes en tant qu'écrivains catalans (« *vull que els personatges de la ficció funcionin; tots dos han de tenir un cert pes, per a crear una dialèctica* »)<sup>31</sup>. Le choix d'un dispositif narratif à la troisième personne, piloté par un narrateur omniscient, plaide du reste en faveur de cette mise à distance dialectique. Dans cette optique, les tâtonnements supposés de Miquel Rovira dans l'élaboration du profil de son protagoniste vont de pair avec l'examen critique sollicité par ce même Rovira auprès de Balaguer et la réécriture qui s'ensuit de son manuscrit. Deux métaphores en réseau sont filées par Casajuana : la première est policière, dans le droit fil de la quête : « Il y a un mort, le catalan, un détective, le professeur Rosenfeld, et un témoin, le vieil homme »<sup>32</sup>, la seconde est clinique : « la tâche principale du professeur Rosenfeld doit être de pratiquer l'autopsie de la langue, d'établir la cause de sa mort, et il ne peut négliger aucune piste »<sup>33</sup>, d'autant que « là où [...] le cœur du catalan cessera de battre, c'est à Barcelone »<sup>34</sup>. Mais, objecte Balaguer, doit-on « mener la Catalogne au bloc opératoire [pour] opérer un patient suite au diagnostic d'un mal imaginaire » ?<sup>35</sup>

Le débat autour du supposé cadavre appelle celui sur la victimisation. Avant même d'examiner le galop d'essai du catalaniste Rovira, Balaguer ne craint-il pas de n'y trouver qu'« un ramassis de lieux communs sur l'ajournement supposé de la langue, un cocktail d'autocompassion et d'anti-espagnolisme » ?<sup>36</sup> Or, malgré sa position idéologique, Rovira, d'abord à travers son enquêteur, le professeur Rosenfeld, se montre capable de produire une analyse autrement plus objective, pointant le rôle « d'une bourgeoisie complaisante et victimiste qui a préféré être la queue du lion édenté de Madrid plutôt que la tête d'une souris catalane » et sa conséquence logique, à savoir « la défaite définitive d'un pays qui n'a pas eu

---

<sup>31</sup> <http://www.tv3.cat/videos/1064179>

<sup>32</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, op. cit., p. 37.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 139.

le courage d'être soi-même »<sup>37</sup>. Par la suite, le personnage de l'écrivain catalaniste prend lui-même en charge un tel discours :

il doit éviter d'imputer la responsabilité de la disparition de la langue à des circonstances extérieures, que les Catalans ne peuvent pas contrôler. [...] Cela reviendrait à une absolution, exactement le contraire du but qu'il s'est fixé. [...] la langue est en train de mourir car les Catalans ne l'aiment pas assez, et ne sont pas disposés à la défendre<sup>38</sup>.

À travers la fiction de l'horlogerie barcelonaise de M. Bernat, Rovira/Casajuana reconstitue le mécanisme d'un « bilinguisme [...] semé de contradictions de toutes parts »<sup>39</sup>, comme l'admet Balaguer, parce qu'il suppose l'intégration par le locuteur des rouages de la diglossie. En effet, si Rovira entend « rendre visible le vernis de honte omniprésent, le complexe d'infériorité si fréquent qu'il ne surprend plus personne »<sup>40</sup>, Balaguer se pose quant à lui en défenseur d'une cohabitation « harmonieuse » des deux langues (« l'interpénétration entre les deux espaces était constante »)<sup>41</sup>. Or cette relation n'est pas neutre, car Balaguer dit bien avoir « été élevé dans une ambiance où l'on passait constamment du catalan au castillan, très naturellement, de sorte qu'on peut dire que pour moi ce sont toutes les deux des langues maternelles »<sup>42</sup> ; néanmoins, le chemin inverse à cette convergence vers le castillan serait sans doute – à son époque – plus difficile à illustrer. Il en va ainsi dans l'interaction quotidienne, par exemple celle des commerçants catalanophones qui « ont toujours pensé qu'il fallait faciliter la vie aux clients et que si quelqu'un doit faire un effort pour être compris, ce n'est pas le client mais le vendeur »<sup>43</sup> et qui, comme M. Bernat, considèrent ce comportement « comme un fait aussi inéluctable que l'arrivée de la chaleur en été ou du froid en hiver »<sup>44</sup>.

À la faveur d'un repas commun, la controverse entre Balaguer et le groupe d'amis de Rovira, dont le chef de file et idéologue est l'universitaire sociologue Eugeni (au prénom prédestiné ?), oppose le point de vue selon lequel « la Catalogne est une région bilingue » et qu'il convient donc « d'assumer la réalité du pays »<sup>45</sup>, et celui qui, s'appuyant sur le fait que « c'est le fruit de circonstances historiques très concrètes », prétend que « assumer la réalité, oui, mais ça ne veut pas dire qu'on n'ait pas le droit d'essayer de la modifier »<sup>46</sup>. Une telle

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 69-70.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 94.

défense de la politique linguistique compensatrice en vigueur se heurte, à l'occasion de nouvelles retrouvailles, à l'opinion de Balaguer pour qui, alors même qu'« il y a de plus en plus de décrets et d'obligations pour parler et écrire en catalan, [...] elles font plus de mal que de bien »<sup>47</sup>, car, dit-il, la demande sociale n'est pas à la mesure des moyens dispendieux engagés dans le subventionnement du livre, de la presse ou du cinéma.

Sans doute la position personnelle de Casajuana, telle qu'elle se manifeste dans ses prises de position publiques, est-elle à repérer dans le consensus qui finit par s'esquisser à l'initiative de Lola : « Défendre le catalan, oui, mais avec mesure »<sup>48</sup>. Rovira en tire les conclusions pour sa propre création : au lieu d'asséner des vérités idéologisées à son lecteur, celui-ci « doit découvrir le cadavre du catalan par lui-même, progressivement, sans jamais avoir le sentiment que c'est la seule chose que l'auteur veut lui montrer »<sup>49</sup>, autrement dit « au lieu de sonner et de remettre le message en main propre, il faut le glisser sous la porte »<sup>50</sup>. Ce qui correspond vraisemblablement à la stratégie de Carles Casajuana à l'heure de composer *L'últim home que parlava català*, car pour lui

*El bilingüisme és d'una complexitat extraordinària. Tots els que som bilingües ho sabem. No hi ha dues persones que ho visquin d'una manera exactament igual. Cadascú és bilingüe a la seva manera. A la novel·la es reflecteixen dues possibles maneres de ser-ho. Cadascuna amb els seus conflictes*<sup>51</sup>.

### Quelle langue d'écriture pour l'écrivain catalan ?

Une chose est le locuteur, fût-il le dernier, une autre est l'écrivain. En Catalogne, comme dans les pays et régions de langue minorée, l'impact de la diglossie sur la codification de la langue et sa standardisation, sur le volume et la qualité de la production écrite, sur l'alphabétisation dans la langue et les goûts du lectorat récepteur, est une question centrale et déterminante, parce qu'une société bilingue diglossique produit des écrivains à compétence bilingue, placés devant le choix d'une langue d'écriture. L'inégalité des langues, liée à la question de la légitimité<sup>52</sup> de la langue minorée (en l'occurrence, le catalan) et des opportunités qui en résultent, du fait des problèmes relatifs à l'autonomisation d'un champ<sup>53</sup>

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>51</sup> [http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4&width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

<sup>52</sup> Pierre BOURDIEU, « La langue légitime », in Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Flammarion, 1982 ; repris dans *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>53</sup> Pierre BOURDIEU, « Le champ littéraire », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 84, 1991, p. 3-46.

(par rapport au champ espagnol), fausse bien souvent ce choix. La directionnalité des langues de traduction et des entreprises d'autotraduction, en est le meilleur indice<sup>54</sup>. Comme il vient d'être dit, le processus « naturel » pousse à le résoudre en faveur de la « langue haute », tandis que les tentatives sociopolitiques visant à contrecarrer cette tendance, comme « modification(s) du réel », présentent souvent un caractère contraignant – que ce soit avéré ou considéré comme tel sur le mode polémique. Carles Casajuana a pris soin, nous l'avons vu, d'animer le débat en l'incarnant dialogiquement dans la figure des deux écrivains antagonistes. Et si chacun dispose d'un incontestable brevet de catalanité originelle, chacun d'eux a opéré un choix personnel différent : pour Rovira, il semble impensable qu'un Catalan n'écrive pas dans sa langue : « – C'est un roman sur la disparition du catalan. Je viens tout juste de le commencer. / – Tu l'écris en catalan ? / – Oui, bien sûr, dit Rovira, surpris par la question »<sup>55</sup> ; pour Balaguer, sa pratique va également de soi : « Je n'ai jamais écrit une seule ligne en catalan [...]. J'écris en castillan »<sup>56</sup>.

La thèse développée par Rovira à l'encontre de Balaguer est qu'il écrit « dans un castillan empesé, orthopédique. Un castillan pas naturel. On voit qu[e le roman] a été pensé en catalan »<sup>57</sup> ; argument que Balaguer réfute, au terme d'une rumination haineuse, en ces termes : « pensé *par* un Catalan n'est pas la même chose que pensé *en* catalan. [...] Je suis catalan, je ne le cache pas. Mais le roman a été pensé en castillan »<sup>58</sup>. La question nous renvoie donc à celle de savoir si un individu bilingue est ou non en possession de « deux langues maternelles », comme le prétend Balaguer, ou s'il n'en possède véritablement qu'une, position que défend Rovira. À son avis, dans ce cas, lorsque le « bilingue » devient auteur, il « s'engage dans une relation stérile, d'eunuque, avec [ses] lecteurs [...] médiatisée par une langue qui n'est même pas la [sienne] »<sup>59</sup>. Car il emploie alors un castillan « vague, incertain, sans racines fermes »<sup>60</sup>, en d'autres termes, « délavé, [...] sans texture ni personnalité »<sup>61</sup>. Cela le conduit à « insère[r] des mots et une syntaxe d'une autre langue [qui] se glissent inconsciemment »<sup>62</sup> dans le texte ou qui, *a contrario*, même supprimés, sont néanmoins

<sup>54</sup> Cf. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Gallimard, 1999 ; « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 2002/2, 144, pp. 7-20.

<sup>55</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, *op. cit.*, p. 58

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>57</sup> *Id.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 82.

perceptibles, comme indélébiles « à cause du vide qu'ils laissent »<sup>63</sup>. Quoi qu'il en soit, la démarche de Balaguer et celle de ses congénères, romanciers catalans d'expression castillane, les amène, inexorablement, selon Miquel, à être « toujours en porte à faux »<sup>64</sup>.

Cependant, écrire en catalan n'est pas non plus sans causer des difficultés à l'écrivain. Elles sont de deux ordres : langagier et sociologique. Militant de la langue, Rovira, auteur en devenir de *L'últim home que parlava català*, ne peut qu'invoquer les attendus du processus diglossique et les effets qu'il engendre dans la transmission de la langue et dans le rétrécissement du lectorat potentiel, mais à quoi bon s'y appesantir dogmatiquement dans le texte – finit-il par admettre –, s'il est évident que « le lecteur connaît très bien le processus » ?<sup>65</sup> Abandonnant le prosélytisme victimiste, par sa prise en compte des observations acerbes de Ramon Balaguer (« les sentiments, l'indignation, c'est le lecteur qui doit les éprouver », concède-t-il)<sup>66</sup>, un nouvel angle d'attaque linguistique finit par s'imposer à lui : « il convient d'insister sur un facteur auquel il n'a jusqu'à présent guère prêté attention : l'appauvrissement progressif de la langue »<sup>67</sup> consécutif à la subordination diglossique<sup>68</sup>. Concrètement, cette évolution se traduit par « la disparition progressive des locutions authentiques »<sup>69</sup> sous la forme d'« emprunts au castillan plus ou moins déguisés », si bien que « la fausse monnaie expulse la vraie de la circulation et [qu'] il vient un moment où personne n'ose utiliser les locutions authentiques de crainte, non de ne pas être compris, mais de paraître vulgaire »<sup>70</sup>. D'où la honte – l'« autoodi » des sociolinguistes natifs<sup>71</sup> – et le renoncement...

Miquel Rovira n'hésite pas à poser le diagnostic en termes sociopolitiques :

Pour le catalan, [...] le décret de Nueva Planta a représenté une sorte d'embolie : il faillit être mortel et laissa des parties du corps de la langue semi-paralysées, jusqu'à ce que les exercices de réhabilitation de la Renaixença parviennent à les remettre peu à peu en mouvement. [...] La maladie a marqué la langue pour toujours. [...] Obligé de céder l'espace officiel au castillan, le catalan s'est imposé dans l'espace privé, le centre du foyer. [...] Il a abandonné le terrain de l'intelligence et de l'abstraction et, en revanche, approfondi celui de la sensualité et des aspects matériels<sup>72</sup>.

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>68</sup> Xavier LAMUELA, *Estandardització i establiment de les llengües*, Barcelona, Edicions 62, 1994.

<sup>69</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, *op. cit.*, p. 168.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>71</sup> La notion de « autoodi » (de l'anglais *self-hatred*) a été introduite par les sociolinguistes valenciens Lluís Vicent Aracil (« El bilingüisme com a mite », 1966) et Rafael Lluís Ninyoles (*Idioma i prejudici*, 1969) en tant que processus individuel et collectif d'auto-dénigrement de la langue et de la culture « maternelles ».

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 202-203.

Cette analyse, clairement imputable à Carles Casajuana, est fondée, mais demande néanmoins à être nuancée. Il est indéniable que la Renaixença, que l'on est convenu de dater de 1833, marque le début du processus de récupération linguistique, mais ce dernier prend véritablement corps avec le projet du Noucentisme, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, sous l'impulsion conjointe du politicien Prat de la Riba (qui crée l'Institut d'Estudis Catalans en 1907)<sup>73</sup> et du linguiste Pompeu Fabra (qui l'oriente)<sup>74</sup>. Contrairement à une conception du corpus de langue comme un Trésor, qu'illustre Mossèn Alcover<sup>75</sup>, Fabra pense la codification de la langue d'une nation (sans doute même d'un État) qui s'incarne politiquement – au plan du statut – dans la Mancomunitat (1914-1923) puis dans la Generalitat (1932-1939). Fabra tranche également, entre purisme médiévaliste et formes corrompues du « *català que ara es parla* », en faveur d'une voie médiane, la « langue littéraire », à l'assise à la fois barcelonaise et pan-catalane<sup>76</sup>. Rovira/Casajuana n'ont cependant pas tort d'affirmer que les siècles d'abâtardissement du catalan ont laissé des séquelles dans la langue.

Malgré la récupération plus récente, à compter des années 1980 et un souci constant de veiller à sa correction<sup>77</sup>, le catalan tel que le diffuse aujourd'hui la télévision<sup>78</sup>, devenue « centre névralgique du foyer », n'est autre, pour Rovira, qu'un « catalan délavé, neutre, sans âme, comme le castillan des romans de Ramon, un catalan qui n'est souvent qu'un castillan mal traduit »<sup>79</sup>. Et alors même que Balaguer ironise sur un écrivain aux prises avec une langue malade dont « la moitié des mots [...] sont à l'hôpital, à l'agonie ou victimes de maladies de diverses sortes et niveaux de gravité », acteurs d'un « énorme mensonge subventionné, [d'] une littérature onaniste, sans public digne de ce nom »<sup>80</sup>, Rovira proclame, dans le rôle qu'il s'est choisi, « se sent[ir] comme un médecin capable de rendre la santé à ses patients », car dit-il, « l'une des choses qu'il aime en écrivant en catalan, c'est voir comment des mots

<sup>73</sup> Enric Prat de la Riba (1870-1917), auteur de *La nacionalitat catalana* (1906), élu président de la Diputació de Barcelone en 1907, fonda en cette même année l'IEC, académie de la langue catalane

<sup>74</sup> Pompeu Fabra (1868-1948), ingénieur de formation, fut un des grands artisans de la codification de la langue catalane, avec la publication de sa Grammaire en 1918 et de son *Diccionari general* en 1932.

<sup>75</sup> Mossèn Antoni Maria Alcover (1862-1932), est surtout connu pour l'élaboration de son *Diccionari català-valencià-balear*, que termina et publia après sa mort Francesc de Borja Moll. Les conceptions lexicographiques et surtout du rôle sociopolitique de la langue d'Alcover de Fabra, s'opposèrent au bénéfice du second.

<sup>76</sup> Cf. Xavier LAMUELA, Josep MURGADES, *La teoria de la llengua literària segons Fabra*, Barcelona, Quaderns Crema, 1984.

<sup>77</sup> L'Institut d'Estudis Catalans y veille, de même que l'entité lexicographique officielle du TERMCAT, pour ce qui est en particulier de la création néologique.

<sup>78</sup> Joan MARTÍ CASTELL, Josep Maria MESTRES I SERRA, Oriol CAMPS I GIRALT (eds.), *II Seminari de Correcció de Textos: la qualitat de la llengua oral en els mitjans de comunicació*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 2003.

<sup>79</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, op. cit., p. 203.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 194-195.

qui semblent en principe à demi morts ressuscitent immédiatement si c'est le bon moment et s'ils sont en bonne compagnie »<sup>81</sup>.

Mais le constat du déséquilibre entre lectorats de langues castillane et catalane est partagé. Rovira reconnaît ainsi que, du roman *La Thèse impossible*, de Ramon Balaguer, « il ne s'en serait probablement vendu que trois cents exemplaires », alors qu'en castillan, « il a dû se vendre plutôt bien »<sup>82</sup>. Or, au-delà de l'ampleur géographique et démographique de ces lectorats, Rovira pointe un autre paramètre : « de nombreux Catalans préfèrent lire en castillan plutôt qu'en catalan »<sup>83</sup>. À partir de son positionnement, le jugement de Balaguer est autrement plus catégorique : écrire en catalan, « pour un écrivain, c'est du suicide », car « sans un public formé et suffisamment nombreux, il est impossible pour une littérature d'accueillir des romanciers de qualité »<sup>84</sup>, si ce n'est ceux qui pratiquent « le nombrilisme victimiste » (au motif que « S'il y a un livre que le lecteur catalan lira sans doute en catalan, c'est un roman sur la disparition du catalan »)<sup>85</sup>. Ce à quoi Rovira rétorque que « la solution [...] est de parier sur la qualité »<sup>86</sup>.

On se demandera quelle est la position de Casajuana dans ce débat. J'y ai déjà en partie répondu : il va de soi que, si le lauréat du Prix Ramon Llull 2009 écrit ses œuvres en catalan, c'est qu'il se situe plutôt du côté de Rovira ; et ce n'est sans doute pas par hasard que l'un des romans de Balaguer, tenant de l'écriture en castillan, s'intitule précisément *La Thèse impossible*. Il serait néanmoins réducteur d'en rester là, car c'est bien entendu dans le dialogisme de ses deux protagonistes que s'exprime, dans son ensemble, ses doutes et ses contradictions, la pensée de Carles Casajuana à cet égard, dans la mesure même où cet artifice de dédoublement lui permet d'« *intentar capturar part d'aquella complexitat que és el problema del bilingüisme a l'hora d'escriure* »<sup>87</sup>. Les excès dogmatiques que Miquel Rovira hérite de l'admiration qu'il voue au gardien du temple nationaliste qu'est Eugeni (l'universitaire, barbu et sectaire), Ramon Balaguer, l'auteur déjà expérimenté à qui Miquel confie le premier jet de son premier roman, se charge sans langue de bois de les tailler en pièces, pour les ramener à quelques bons principes susceptibles de faire d'un pamphlet dégoulinant d'idéologie un roman, certes à thèse, mais une œuvre d'art. L'« esthétique du roman », chère à Bakhtine, s'accorde bien au principe dialogique prôné par ce même

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 195-196.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>87</sup> [http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4& width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

théoricien<sup>88</sup>, car c'est sur elle que se fonde l'acceptabilité de l'œuvre, si engagée soit-elle. Le chemin d'écriture de Rovira est là pour en témoigner.

### Un art de vivre et d'écrire

Nous touchons là une autre ligne de force de *L'últim home que parlava català*. Elle a trait à l'écriture en tant que processus créatif et à l'engagement vital qu'elle suppose. Pour les besoins de l'intrigue, Carles Casajuana a eu recours à l'artifice, créateur de tension, du ménage à trois, entre nos deux protagonistes et le personnage de Rosa, mais ce n'est là qu'un habillage (parfois même, l'inverse !). Le couple fondamental n'en est pas moins celui que forment les deux romanciers, saisis l'un et l'autre dans leur quotidien d'écriture, dans ce lieu unique que constitue l'immeuble délabré. Chacun sacrifiant à ses rites (les horaires, le radiateur électrique, les mégots et canettes de bière pour Rovira ; l'écriture matinale et le silence absolu de son bureau pour Balaguer) et à ses superstitions (laisser macérer l'œuvre en déposant son ordinateur portable pour la nuit ; ne rien lire ni faire lire avant l'achèvement du texte) ; chacun campant sur ses certitudes (linguistiques) et étant simultanément en proie à ses interrogations. La fonction critique qu'ils exercent tour à tour vis-à-vis de l'œuvre de l'autre, publiée ou en construction, se révèle stimulante, surtout certes pour le novice bourré d'incertitudes, mais également pour l'auteur confirmé à qui il instille des doutes.

La riche bibliothèque de Ramon Balaguer, où s'approvisionne Rovira, les références qui émaillent les longues discussions littéraires, dessinent le vaste réseau d'intertextualité d'une littérature idéale et universelle qui les construit et qui se joue des cloisonnements temporels, spatiaux et linguistiques (Borges, Benet, García Márquez, Mendoza, Marsé, Carpentier, Valle Inclán, Gil de Biedma, Barral, Roth, Cervantes, Lull, Flaubert, Conrad, Nabokov, Kundera... et pour finir Malamud). Outre l'importance primordiale, qui s'en dégage, de la littérature, comment ne pas y voir qu'en la matière, l'éclectisme et l'universalisme de l'aîné, sont là pour désenclaver les catégories dans lesquelles aurait pu avoir à se retrancher l'apprenti romancier ? Casajuana nous rappelle ce faisant qu'il n'est de bon auteur qu'un lecteur cultivé sans frontières, qui prend le parti de « ne pas se fermer au monde <sup>89</sup> ». Bonne leçon sans doute, destinée à tous les Eugeni existants ou en puissance...

La littérature dont l'auteur se nourrit est un terreau appelé à devenir fertile. De la même manière, nous devons prêter attention à la leçon d'écriture qu'entend prodiguer Balaguer à son confrère et rival. De ce point de vue, plus on avance dans la lecture de *L'últim home que*

---

<sup>88</sup> Mikhaïl BAKHTINE, *Théorie et esthétique du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

<sup>89</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier homme qui parlait catalan*, op. cit., p. 93.

*parlava català*, plus le propos se décentre des éléments plus ou moins polémiques liés à la contextualisation et au projet, au profit du passage à l'acte de la réalisation. Celle-ci, à l'évidence, suppose un effort acharné, régulièrement mentionné : « En se battant avec chaque mot comme s'il devait le sculpter dans le marbre, Ramon Balaguer écrit deux paragraphes qu'il devra corriger entièrement »<sup>90</sup>, ou encore « Il préfère perdre une journée plutôt que de suivre un chemin sans savoir combien de temps il lui faudra pour comprendre qu'il ne mène nulle part »<sup>91</sup>, etc.

Mais pratiquer l'écrit littéraire suppose de prendre conscience d'un certain nombre de règles fondamentales que Balaguer se formule à lui-même, tout en les destinant à son interlocuteur débutant. La première est la primauté du langage en lui-même sur le discours à thème : « Comme la plupart des débutants, Miquel croit que les romans se font avec des idées. Non. Ils se font avec des mots, et mettre un mot derrière l'autre sans les faire grincer exige de la patience »<sup>92</sup>. Balaguer se base du reste sur le principe sur lequel Meschonnic fonde la poétique : « l'art commence avec chaque œuvre ; c'est l'œuvre qui invente l'art »<sup>93</sup>. La deuxième est précisément que l'écriture exige de la patience, et Casajuana a recours pour l'exprimer à la métaphore culinaire où la syntaxe, comme dans une recette, se rétracte : « Ne pas ôter le couvercle de la marmite par peur de voir s'en échapper l'arôme. La rédaction d'un roman comme une forme de cuisson lente, sous pression, sans laisser personne mettre le nez dans la cuisine »<sup>94</sup>. Effectivement, comme en cuisine, écrire suppose une alchimie plus ou moins maîtrisée, qui laisse parfois place à la divine surprise de la trouvaille créative : « Pour [Balaguer], ce qui compte, ce sont les mots. Le sujet vient après. Les mots finissent par imposer un sens et, peu à peu, une histoire, et il les laisse faire. [...] Parce qu'il travaille à l'aveuglette, sans savoir où il va, et, s'il se déconcentre, il perd le ton »<sup>95</sup>. Or, au sujet de cet art difficile et constamment sur le fil du rasoir, Balaguer, pour aussi expérimenté qu'il soit, n'est pas à l'abri de recevoir quelque conseil de la part de Rovira : « Il faut un langage vigoureux, qui fasse vibrer les cordes les plus intimes du lecteur. Voilà le problème »<sup>96</sup>, voire une leçon d'humilité : « je fais ce que je peux, comme toi ! »<sup>97</sup>.

Quoi qu'il en soit, les deux écrivains – l'un, jusqu'au-boutiste dans sa lutte contre le spéculateur Soteras, l'autre confit d'admiration pour l'exemple vivant que Balaguer constitue

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>93</sup> Henri MESCHONNIC, *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, 1973.

<sup>94</sup> Carles CASAJUANA, *Le dernier home qui parlait catalan*, *op. cit.*, p. 222.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 181.

en cela – partagent une certitude : si pour Ramon « un roman n'est pas un chevalet qu'on peut transporter n'importe où »<sup>98</sup> – ce qui lui interdit de quitter son appartement – et s'il pense que « pour un véritable écrivain, c'est très clair : le roman passe avant tout »<sup>99</sup> – autrement dit qu'« un écrivain doit être disposé à tout sacrifier pour son œuvre »<sup>100</sup>, il n'en va pas différemment pour Rovira, qui considère que « un bon écrivain doit d'abord être irréductible. C'est la qualité qui distingue un artiste véritable du reste des mortels<sup>101</sup> ».

De ce point de vue, le parallélisme de la trajectoire amoureuse des deux protagonistes constitue un miroir fidèle et impitoyable de cet irrédentisme professionnel. Ramon Balaguer ne saurait « transplanter » l'écriture de son mystérieux roman ailleurs que dans l'appartement où il a vécu un amour qui s'y est lentement dégradé jusqu'à la séparation, et lorsque sa relation avec Rosa s'étirole, c'est au motif qu'elle « ne veu[t] pas passer après un roman », qu'elle est sans illusion sur la suite car « après il y aura le suivant, puis l'autre » et qu'en fin de compte « elle veut partager une vie normale, pas une forme d'héroïsme »<sup>102</sup>. Rovira, supplanté par Balaguer, se venge d'une certaine manière de l'affront qu'il a subi en lui rappelant son propre parcours avec Rosa et, qu'en conséquence, les mêmes causes appellent les mêmes effets :

Rovira et lui se regardent furtivement une seconde, et le regard de Rovira finit de l'inquiéter. Ce regard signifie : « Tu vois » et implique de nombreux sous-entendus. Il veut dire : « Tu vois ce qui s'est passé entre nous, non ? », et aussi : « Je me doutais que vous finiriez pareil », et encore : « Tu vois comme c'est difficile de rencontrer quelqu'un qui comprend les écrivains. » Ce regard mêle la condescendance à la compréhension et à la complicité, il souligne la profondeur de la colère de Rosa ainsi que celle de ses paroles<sup>103</sup>.

### **Quelle réception ?**

Tout cette conjugaison de pistes, pertinentes, inscrites dans le devenir historique et l'actualité sociale à la fois, fait-elle pour autant un bon roman ? Un premier élément de réponse nous est fourni par l'attribution même du Prix Ramon Llull, dont la liste de lauréats depuis sa création témoigne d'une qualité en principe au-dessus de tout soupçon<sup>104</sup>. Le roman est-il par ailleurs novateur ? Non pas tant par les thèmes qu'il traite : la passion dévorante de l'artiste pour son œuvre, la difficulté d'écrire et d'être reconnu, le sort des langues minorées,

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 227-228.

<sup>104</sup> Parmi la liste de ces derniers on relève entre autres, Pere Gimferrer (1983), Carme Riera (1989), Terenci Moix (1992), Maria de la Pau Janer (1999), Baltasar Porcel (2001).

le choix délicat d'une langue d'écriture quand on en possède au moins deux, que par la conjonction polyphonique de ces thématiques, qui est bien le propre d'un roman. Par certains aspects, *L'últim home que parlava català* n'est pas sans faire quelque écho à *El amante bilingüe* que Juan Marsé<sup>105</sup> écrit pour sa part en castillan, de l'autre côté de la « barricade » sociolinguistique. Barcelone et ses dilemmes y sont sans doute pour beaucoup, mais ici, l'ambassadeur, tout aussi amoureux du bilinguisme que son illustre prédécesseur, ne joue pas la carte du règlement de compte en réaction à une ostracisation de la part de l'*establishment* autonome. Ici, rien de carnavalesque, rien qu'un donquichottisme d'assez bon aloi.

Les critiques qu'a suscitées le roman sont en revanche assez mitigées, pour des raisons diverses. On s'est évidemment demandé dans quelle mesure Carles Casajuana était ou non parvenu à éviter le piège de l'« essai dissimulé »,<sup>106</sup> autrement dit, d'une fictionnalisation insuffisante, d'une esthétisation au rabais – en d'autres termes, Casajuana aurait-il moins bien suivi les conseils de Balaguer que Rovira ? D'autres y ont vu un manque d'originalité et un choix du jury avant tout dicté par de bonnes perspectives commerciales, en lieu et place d'une exigence qualitative, aussi bien linguistique que littéraire. Mais la plupart des critiques tournent autour de la construction du roman et de son final<sup>107</sup>, corroborant en grande partie les déclarations de l'auteur – et de ses protagonistes –, selon lesquelles, même après un bon début, il est difficile de mener l'écriture à bon port. Ainsi, à la question d'un internaute de déterminer ce qui l'a marqué dans le processus rédactionnel, Casajuana répond :

*El pitjor moment va ser a l'apropar-me al final perquè no sabia com acabar-lo. Acabar una novel·la és sovint com acabar un sudoku. Les coses han de quadrar i no es veu fins a l'últim moment si quadren totes. I el millor moment va ser quan vaig trobar la manera en què em va semblar que podien encaixar totes les peces<sup>108</sup>.*

Or l'extrait suivant, en provenance d'un critique non professionnel, corrobore le problème mais invalide l'opinion de l'auteur :

*Al final [...] s'estronca i potser és on més falla la novel·la. Acceptat que cap dels dos personatges farà prevaldre les seves idees per sobre de l'altre la història s'encalla en la lluita per l'assetjament immobiliari, que ha de representar la lluita de totes les literatures davant del poder econòmic. Però tampoc en surt res i es queda a l'aire. Aquesta lluita de poders emmascara les preguntes sobre la llengua i literatura que*

---

<sup>105</sup> Juan MARSÉ, *El amante bilingüe*, Barcelona, Planeta, 1990.

<sup>106</sup> <http://invisible-bcn.blogspot.fr/2010/03/l-ultim-home-que-parlava-catala-carles.html>

<sup>107</sup> <http://dinseldarreremot.blogspot.fr/2013/03/lultim-home-que-parlava-catala.html>

<sup>108</sup> [http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com\\_altcaster&task=viewaltcast&altcast\\_code=785ad058d4& width=300&height=385](http://www.coveritlive.com/index2.php?option=com_altcaster&task=viewaltcast&altcast_code=785ad058d4&width=300&height=385)

*t'ha anat plantejant al llarg de la novel·la i potser l'aigualeix. Però és una novel·la entretinguda, interessant al final*<sup>109</sup>.

Nous terminerons ce bref survol des éléments critiques par l'expression d'un autre point de vue, sans doute le plus répandu, qui privilégie une lecture contextualisée, pleinement en consonance, dans sa seconde partie, avec l'objectif du prix attribué et sans doute, quoi qu'il ait pu en dire, avec les intentions de Carles Casajuana : interpeller en catalan le lecteur catalanophone sur sa part de responsabilité dans le devenir de sa langue, de sa littérature et plus généralement de sa culture :

*No crec que sigui una gran novel·la però m'ha enganxat, m'ha deixat un regust estrany. [...] Aquest llibre té una gran virtut i ha estat fer-me pensar en el català i en com el tractem, res de nou per altra banda, però feia temps que no hi pensava. El tema de l'estat de la llengua sempre m'ha interessat i mai no he acabat d'entendre perquè no la defensem més. I quan parlo de defensa, no estic parlant de mesures institucionals sinó de cadascú de nosaltres. Per mi, la llengua és important, és la meva manera d'entendre el món*<sup>110</sup>.

Au fond, la conscience linguistique, et la conscience identitaire qui l'accompagne, ne demandent qu'à être réactivées dans un contexte catalan où la minoration, en dépit de certaines apparences, est à l'œuvre au quotidien : la spéculation foncière n'est certes pas étrangère à la Catalogne, qui était et demeure aujourd'hui elle aussi touchée de plein fouet par l'explosion de la « bulle immobilière » espagnole, mais les Catalans n'en demeurent pas moins habités par leurs contentieux, sociolinguistiques et sociopolitiques, que ce soit avec une Espagne qui les provincialise<sup>111</sup>, avec une Europe qui pour mieux les écarter les renvoie sans appel à leur qualité de « nation sans État »<sup>112</sup>, et avec une globalisation qui les tient pour insignifiants<sup>113</sup>. De ce point de vue, Carles Casajuana a indéniablement visé juste et mérité le Prix Ramon Llull.

---

<sup>109</sup> <http://vullunfestuc.cat/?p=822> ; voir également <http://elblocdelslletraferits.blogspot.fr/2012/05/lultim-home-que-parlava-catala-de.html>

<sup>110</sup> <http://unaltreinvent.blogspot.fr/2009/09/lultim-home-que-parlava-catala-carles.html>

<sup>111</sup> La lutte, dès les phases d'élaboration de la Constitution espagnole de 1978, pour le maintien de la distinction entre *nacionalidades* et *regiones* (c'est-à-dire entre la reconnaissance d'un « fait différentiel » – Jordi Pujol – et le « *café para todos* » socialiste et *a fortiori* « populaire »), ne s'est pas démentie.

<sup>112</sup> C'est la question du refus de la reconnaissance par l'Union européenne du catalan comme langue officielle (alors qu'il compte au moins autant de locuteurs que des langues nationales reconnues de plein droit) qui dresse une majorité de Catalans, pourtant volontiers européistes, contre l'Europe. De même, la perspective d'une indépendance vis-à-vis de l'Espagne semble appelée à buter sur le même obstacle d'une Europe des États, solidaires entre eux.

<sup>113</sup> Barcelone a beaucoup perdu dans un processus de globalisation économique qui a fait de Madrid le centre névralgique des multinationales pour la Péninsule ibérique tout entière, celle-ci n'étant elle-même qu'une périphérie parmi d'autres du nouvel ordre planétaire.